—Me permettez-vous de faire une demande, bourgeois ? dit Bibi.

—Dis vite.

—Je voudrais bien voir une piste de guerre, je n'en ai jamais vu, et j'aimerais à connaître ce que ça peut nous apprendre. Merlin va garder les canots, il viendra nous avertir s'il y a lieu, n'ayez crainte.

—Éh bien, viens. Tu marcheras à gauche te mettant à l'abri des arbres et regardant bien de tous côtés avant de quitter ton arbre pour te rendre à un autre. Si tu t'exposais, une flèche, sinon une balle, pourrait payer ton imprudence : ne parlons plus.

Médor, assis à la manière des chiens, les regardait philosophiquement, s'étonnant sans doute du temps précieux qu'ils perdaient avant de se décider à le suivre, lui qui était si impatient de leur montrer ce qu'il considérait d'une si haute importance.

Pardon de la réflexion peut-être intempestive, mais que l'attitude de Médor nous a inspirée :

Les voyant enfin décidés, il reprit, en remuant la queue, le nez à terre, le chemin de la forêt. Il avait fait à peine une dizaine d'arpents qu'il se mit en arrêt, le museau tendu en avant vers l'endroit où des empreintes nombreuses de raquettes annonçaient le passage d'une bande de sauvages. Colas examina attentivement les empreintes, puis se tourna vers Bibi :

—Que vois-tu là, Bibi ?

—Des empreintes de raquettes, mon bourgeois ; ils devaient être au moins une vingtaine.

—Non, Bibi, ils étaient sept la première fois, il y a de cela deux ou trois jours ; aujourd'hui même, il y en a trois seulement. Ces derniers ont passé pour gagner vers le nord, ils sont revenus cet après-midi, il n'y a pas une demi-heure, et se sont dirigés vers ma cache ; ceux d'aujourd'hui sont des Agniers ; il y avait des Agniers et des Onontagués la première fois.

—Comment voyez-vous ça ?

—Tu vois ces marques de raquettes qui pointent vers le nord, il y en a quatorze, par conséquent sept sauvages ; elles sont bien moins enfoncées dans la croûte que celles-ci, c'est qu'il ont passé avant le dégel d'avant hier ; les mêmes raquettes qui pointent vers ma cache, c'étaient les mêmes sauvages qui revenaient. Remarque ces traces de raquettes, le devant en est beaucoup plus arrondi et moins relevé, c'est la forme que les Onontagués donnent à leurs raquettes ; les autres sont aux Agniers. Tu vois combien les pistes sont fraîches, elles vont dans la même direction que les premières et sont revenues par la même route, ce sont nos trois sauvages, tous Agniers. Le coup de fusil que nous avons entendu tantôt, c'est probablement sur l'un de ces Agniers que grand Pierre a tiré, il manque rarement son coup. Parmi ces vieilles empreintes de raquettes, remarques-tu cette raquette beaucoup plus petite ? C'est celle d'une sauvage, et même d'une jeune ; on voit cela à la légèreté de l'empreinte et à ces petites marques le long du bois de la raquette : ce sont de petites touffes de laine, dont elles les ornent, qui les ont faites.

—Comme une empreinte de raquettes peut faire

connaître de choses ! dit Bibi. Ah ! avez-vous entendu ?

—C'est Jean qui vient de tirer, pas loin du canot des Agniers sur la grève. Cours vite à nos canots, Bibi ; je vais suivre les pistes et aller au secours de Jean.

Un instant après, deux coups de fusil se firent entendre presque en même temps, dans la même direction.

Ce n'est ni le mousette de Jean, ni la canardière de grand Pierre, ça. Qu'est-ce donc ? se demandait Colas qui courait aussi vite que la prudence le lui permettait, vers l'endroit d'où les deux coups de fusil venaient de se faire entendre. Il doit y avoir plus de sauvages que les pistes n'en annoncent ; peut-être étaient-ce deux bandes de sauvages qui revenaient de différentes directions ?

Bibi se hâta de regagner les traînes, et, comme Colas le lui avait recommandé, détacha le grand canot dans lequel il mit les agrès, non sans avoir préalablement examiné les lieux et envoyé Merlin et Médor fouiller les environs. Après avoir fait le tour des canots, il crut que son meilleur poste d'observation et de protection était de se mettre dans le fond du grand canot. De cette manière il pourrait regarder de tous côtés sans exposer sa personne. Son fusil à la main et sa canne à ses côtés, il surveillait surtout la forêt, d'où il pouvait craindre l'approche de quelqu'ennemi. Le rivage n'offrant aucun obstacle à la vue, il ne craignait pas beaucoup d'être attaqué de ce côté.

—En voilà une situation ! se disait Bibi. Qui sait s'il n'y a pas une dizaine de ces maudits sauvages qui m'ont peut-être suivi à la piste et m'ont vu entrer dans le canot ? Ils me reluquent sans doute, cachés derrière quelqu'arbre, et n'attendent que le bon moment pour me fondre dessus, me scalper comme dit Le Rat, cet animal de sauvage qui est la cause, avec ses pièges volés, que nous sommes partis en guerre. On dit que la nature est belle, qu'il y a dans l'immensité des forêts quelque chose de grandiose qui étonne l'âme et l'élève vers le Créateur de toutes choses. C'est bon à dire cela, dans un livre, quand on est assis dans un bon fauteuil, les pieds sur les chenets devant un bon feu de cheminée. Je voudrais bien que celui qui écrit des choses semblables eût, comme moi, traversé trois ou quatre cents lieux de ces forêts sans fin, marchant tout le jour pendant des mois, dormant d'un côté et veillant de l'autre, et, en fin de compte, pour arriver à quoi ? à se trouver tout seul dans un canot, sur une traîne, faisant sentinelle contre des sauvages qui, non seulement vous tuent, mais vous enlèvent la chevelure, les monstres ! Je n'ai pas peur des sauvages, oh ! non, mais j'ai peur d'être surpris. Ce ne serait pas drôle de se voir tout à coup un ou deux de ces mécréants vous sauter dessus comme sur un âne qui aurait des œillères. Car enfin on ne peut avoir des yeux par devant et par derrière. Oui, je le dis, je ne suis pas Turenne qui, avant la bataille, avait toujours peur d'avoir peur, je n'ai que peur d'être surpris, ou, ce qui revient au même, d'être tiré par un animal de sauvage que je ne verrais pas. Je n'aurais pas d'objection, s'il le fallait, d'aller à la rencontre d'un